

LES ORCHIDÉES DU PARC DE GRIGNON

Par Alin **CAILLAS**

Ancien élève de Grignon

Le promeneur qui flâne dans la rue et complète son instruction botanique devant les montres de nos fleuristes en renom, quand il admire les Catleyas, les Sabots de Vénus, les Anthurium, ces plantes de luxe, bizarres et coûteuses comme un bijou de modern style, ne se doute guère qu'il foule aux pieds chaque jour dans les prés et les sous-bois de Meudon ou de Viroflay autant d'Orchidées qu'on en peut voir dans l'Archipel polynésien. Grignon, Rambouillet, Fontainebleau surtout, du mois d'avril aux premières fraîcheurs de l'automne, sont peuplés d'Orchis indigènes qui feraient l'admiration de Des Esseintes pour peu qu'elles arrivassent de Pernambouc ou de Java. Si leurs formes sont moins pleines, leur coloris moins éclatant que celui des espèces d'outre-mer dont une culture avisée hybride et remanie avec sagacité les types originaux, ces produits spontanés de la flore française n'en n'offrent pas moins d'intérêt au botaniste comme au simple curieux.

La famille des Orchidées est vaste, les espèces nombreuses, qui vivent dans la zone tempérée. Elles ont pour habitat les lieux frais et boisés, les pentes des coteaux ; elles abondent surtout dans les bois, car le soleil nuit à leur développement. il leur faut un sol humide, une température basse : les fourrés les plus drus sont leurs terrains de prédilection.

Les espèces hâtives se montrent dès le mois de mars ; les



ORCHIS POURPRE (*Orchis purpurea*)

feuilles apparaissent, mais leur floraison attend la fin d'avril ou même les premiers jours de mai. La Listère ovale si abondante dans les « Bois de la Laverie », se montre d'abord. De cette époque au début de l'automne, les variétés se succèdent. L'amateur peut facilement recueillir une douzaine d'espèces, non dans le même endroit, car ces plantes se localisent volontiers, croissent au nombre de deux ou trois genres que l'on trouve dans une station, tandis qu'un peu plus loin de nouveaux groupes se font voir.

L'élégance et la diversité de ces nobles végétaux, leurs formes paradoxales ont animé les horticulteurs. Ils ont demandé à la flore des tropiques les espèces qui font l'ornement de leurs serres, et qui plus rares sont néanmoins d'une culture moins difficile que les nôtres. Java, Bornéo, l'Hindoustan et le Brésil, fournissent les plus beaux échantillons.

Exotiques ou indigènes, presque toutes les Orchidées offrent un caractère qui leur appartient peut-on dire, exclusivement. Elles végètent les unes et les autres en plein air ; elles ne prennent contact avec l'humus terrestre que par des filaments imperceptibles. Dans les espèces des pays chauds, la plupart sont épiphytes, c'est-à-dire qu'elles vivent, mais non en parasite, sur un autre végétal. On peut les détacher sans érosion de l'écorce, tandis que le Gui par exemple fait corps avec le Chêne ou le Pommier. Leur « modus vivendi » est absolument extraordinaire. N'empruntant rien à la substance de l'arbre qu'elles habitent, elles projettent des racines adventives longues parfois de 2 mètres et assez comparables aux tentacules des animaux vivants. Elles absorbent au moyen de ces appendices les principes nourriciers de l'atmosphère, les sels minéraux indispensables à leur nutrition.

L'*Epidendrum flos aeri* de Java, ne tient que par un fil, tenu comme un cheveu de femme à l'arbre hospitalier. Toutes les



OPIRYS FRELON (O. arachnites)

Orchidées cependant n'ont pas ces mœurs étranges : un grand nombre s'enracinent au moyen de tubercules ; mais on les cultive dans des paniers à claire-voie, en tige de bambou, légèrement couverts d'un terreau de mousse et de fougère, que l'on a soin de maintenir à une température appropriée, constamment humide et suspendus en l'air.

Nos Orchidées se comportent d'une façon moins insolite. A part le *Cypripedium Calceolus* que des botanistes vaguement teintés de mythologie ont nommé Sabot de Vénus et qui vient librement dans les montagnes du Dauphiné, mais ne s'offre guère qu'aux Alpinistes résolus (car il ne croît pas au dessous de 1.500 mètres d'altitude), les Orchidées européennes sont des fleurettes ; elles sentent moins bon que le Muget et n'ont pas l'éclat du Myosotis et du Coquelicot. Si vous exceptez la Vanille et l'Orchis mâle dont les rhizomes servent à préparer le Salep, qui additionné de cacao forme le Racahout, il n'est pas une famille botanique moins utilisable par l'industrie humaine ; elle n'existe que pour le plaisir des yeux.

Plusieurs tentatives ont été faites pour cultiver celle des Orchidées françaises qui, sous la direction d'habiles horticulteurs pourraient prendre place à côté de leurs congénères tropicales ; jusqu'ici les résultats furent à peu près négatifs. Les Orchidées sont capricieuses. Elles ne donnent que des produits médiocres en dehors de leur station naturelle.

Transplantez dans votre jardin une Orchidée sauvage un peu avant la floraison ; elle évoluera normalement, donnant des fleurs et même des graines ; mais ces graines demeureront infécondes. Il est des plantes comme des bêtes qui ne se reproduisent pas en captivité. J'ai tenté moi même une expérience l'an dernier. J'ai transporté des Orchidées ayant toutes la même provenance (environs de Dieppe), les unes dans un terrain près de Dieppe, les autres dans mon jardin de Paris. Tandis que



LISTÈRE OVALE (*Listera ovata*)

les premières ont donné des fleurs vigoureuses, les autres ont misérablement avorté.

Les graines d'Orchidées, stériles ou fécondes, ne ressemblent d'ailleurs en aucun point à la semence des autres végétaux. Cela provient de la conformation spéciale de la graine qui contient un embryon formé de cellules non différenciées comme chez les autres plantes, en cotylédons, radicule, tigelle, etc.

Elles mettent 8 ou 10 ans à évoluer. Comme les bêtes, dont la longévité est en proportion directe des lenteurs de leur croissance, elles vivent une longue existence. « L'âge d'une fleur » atteint pour elles 50, 60 et même 80 ans. Elles sont les centaines du règne végétal.

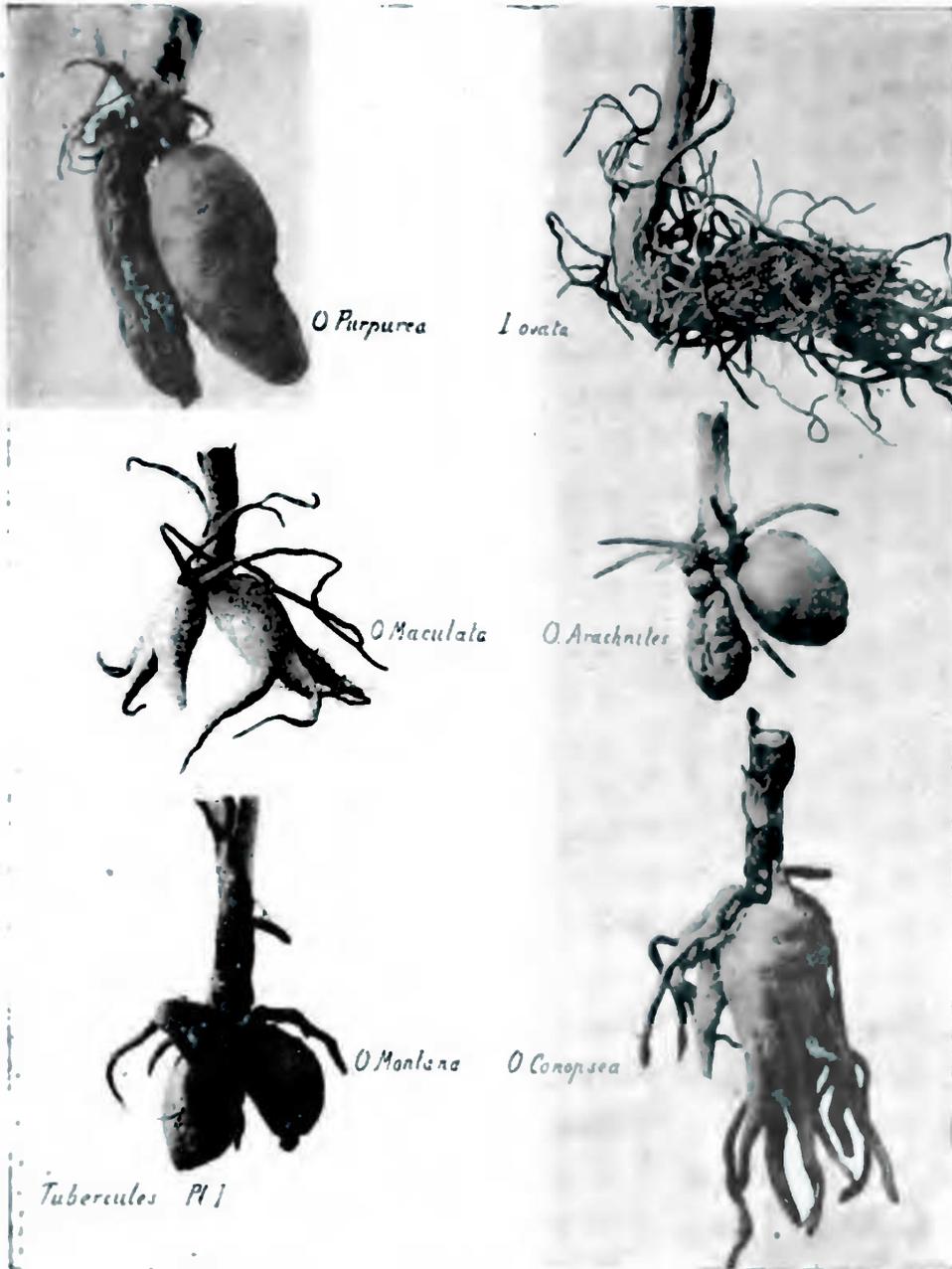
Mais ce n'est pas la seule étrangeté de ces plantes fantaisistes. Bien que chaque individu possède les organes de l'un et de l'autre sexe, la reproduction des belles variétés se fait par l'intrusion de l'insecte dans les chambres nuptiales de la fleur.

Messager d'amour, il écarte le labelle, plonge sa trompe dans l'éperon de l'Orchis tout imprégné de miel. Sa tête heurte les pollinies qui se détachent, lui font une aigrette ; puis, dans une autre corolle, étamines et stigmate retiennent la vivante poussière, hybridant les variétés originales en des produits beaux et plus nombreux, comme il convient à des enfants de l'amour.

La fleur des Orchidées est remarquable par son irrégularité, son polymorphisme et les ressemblances qu'elle affecte avec toutes sortes d'êtres ou d'objets. Est-ce un insecte, est-ce une fleur ?

Passons en revue les variétés les plus fréquentes dans le Parc de Grignon :

Voici d'abord la **Listère ovale**, aux feuilles plates, à la fleur verdâtre ; — l'**Orchis Pourpre**, à la feuille luisante, charnue et comme vernissée, à la fleur blanche ou rose.



Tubercules de divers orchis

éclaboussée des taches écarlates qui valent à la fleur le nom qu'elle a reçu ; elle est très commune sur la rive droite du Rû. Viennent ensuite : la **Néottie nid-d'oiseau** dont la racine concave figure assez bien un nid grossièrement fait et qui manque de chlorophylle, suc gastrique des fleurs, ce qui l'oblige à vivre comme les cryptogames de la décomposition des détritrus de feuilles et de bois morts. C'est une des plus rare ; on la trouve disséminée à la « Côte aux Buis » et dans « l'Allée des Tilleuls ». Puis, c'est la famille des **Ophrys** comprenant l'**Ophrys Mouche** dont la forme rappelle, en effet, une mouche posée sur la tige glabre et verdâtre de la plante, et dont la ressemblance est complétée par l'ensemble des pollinies et du style qui figurent la tête de l'insecte. L'**Ophrys Frelon**, que l'on est surpris de ne pas entendre bourdonner. L'**Ophrys Abeille**, semblable à une butineuse immobile. Tous trois ont élu domicile à la « Côte aux Buis », car ils recherchent les coteaux secs et arides, exposés aux ardeurs du soleil.

Le **Loroglosse à odeur de bouc**, au labelle demesuré, velu et truité de points rouges, qui sent comme disait Reynier : « plus fort, mais moins bon que les roses » ; elle fleurit en plein solstice, au mois de juin. Très rare dans le parc, on la rencontre surtout en dehors des murs, le long de la route et des bois de Thiverval. L'**Orchis des Montagnes**, à l'inflorescence en grappe, aux sépales blancs, à la corolle verdâtre que soutient une bractée du même ; elle aime les bois humides ; nous la rencontrons surtout dans ceux qui bordent le mur de « Folleville ». La **Céphalanthère à grandes fleurs** dont le labelle strié de crêtes jaunâtres et le port gracieux feraient honneur aux bouquets champêtres, si elle ne se fanait à peine cueillie ; les bois de la Falunière la renferment en grand nombre.

Enfin la **Céphalanthère rouge** et l'**Épipactis à larges feuilles**, fleurissant en juillet dans les allées de la « Mouchère ». Toutes ces variétés mêlées, croisées, hybridées par la visite des phalènes, l'indiscrétion des abeilles et l'effraction des scarabées se décomposent, se transforment tel un vivant kaléidoscope en d'innombrables variétés.

Telles sont les plus fréquentes parmi les Orchidées indigènes, celles qui croissent dans le parc de Grignon, spontanément.

On les récolte suivant les procédés ordinaires, usités pour la cueillette et l'entretien des autres végétaux. Cependant l'étagage de ces belles plantes est fort malaisé. Leur conservation présente aussi de nombreuses difficultés. Les tubercules, rhizomes et racines adventives demandent une attention, une dextérité minutieuses.

La récompense est de pouvoir en toute saison admirer des espèces bizarres et charmantes, que ne gardent les serres ni les orangeries et qui n'ont guère d'asile que dans l'Herbier, ce Panthéon des Fleurs.

(Tiré de *Fermes et Châteaux.*)